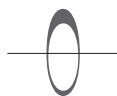


revue de création littéraire

LA BONANTE

2012



Cette publication a été rendue possible grâce au soutien du  
Décanat des études de premier cycle et du Département  
des arts et lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi.

Dépôt légal | Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés  
© LA BONANTE 2012

ISSN 0380-4860

## TABLE

PRÉSENTATION   Cynthia Harvey .....	5
MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES	
PREMIER PRIX	
<i>Somme</i>	
Charles-Érick Matton .....	9
DEUXIÈME PRIX	
<i>Sans homme ni présence</i>	
Ralph Elawani .....	10
TROISIÈME PRIX	
<i>Poésie amoureuse</i>	
Julie Racine .....	11
MENTION HONORABLE	
<i>La dernière chambre</i>	
Judith Gauthier .....	12
MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES	
PREMIER PRIX	
<i>L'Implosion</i>	
Carl-Keven Korb .....	14
DEUXIÈME PRIX	
<i>Chanson de Ma plus haute tour!</i>	
Yvan Giguère .....	19
TROISIÈME PRIX	
<i>Les Faux ou la recette du bonheur</i>	
Pierre-Olivier Gaumond .....	22
MENTION HONORABLE	
<i>Le pique-nique de Caroline</i>	
Paul Kawczak .....	26

TEXTES RETENUS | QUATRE LIGNES

<i>Don Qui Chute</i>   Alexandre Blosch .....	32
<i>L'autre histoire</i>   Érica Boivin .....	32
<i>Beauté et lumière</i>   Caroline Brassard .....	32
<i>Je sais que tu m'entends</i>   Ahesha Forsyte .....	33
<i>Lorsque</i>   Alain Garneau .....	33
<i>Jolie routine</i>   Pierre-Olivier Gaumond .....	33
<i>Fini</i>   Marie-Hélène Gélinas .....	34
<i>La découverte des mots de la</i> <i>prochaine évidence</i>   Jonathan Genest .....	34
<i>L'orgueil</i>   Solange Girard .....	34
<i>Diagnostic</i>   Chantal Jacques .....	35
<i>Après l'amour</i>   Paul Kawczak .....	35
<i>Brasier</i>   Marilou LeBel .....	35
<i>Visite surprise</i>   Antoine Leclerc .....	36
<i>Murmure</i>   Marc Richard .....	36
<i>Quatre</i>   Anie Tremblay .....	36
<i>L'insolite</i>   Sabryna Tremblay .....	36

TEXTES RETENUS | TROIS PAGES

<i>À la recherche des tournesols</i>   Cloé Bernard .....	38
<i>Souffrez-vous par ruse ou par force?</i>   Catherine Bouchard .....	42
<i>Derrière ma maison</i>   Caroline Dionne .....	45
<i>À l'instant</i>   Alain Garneau .....	49
<i>Double personnalité</i>   Marie-Hélène Gélinas .....	53
<i>Fragment de liberté</i>   Chantal Jacques .....	57
<i>Le mouvement</i>   Antoine Leclerc .....	61
<i>La résilience de la sonde</i>   Marc-Antoine Thériault .....	65
<i>Pour Delphine</i>   Jessie Tremblay .....	68

## DES CHIFFRES ET DES LETTRES

| Cynthia Harvey |

La littérature est «en péril»<sup>1</sup>, affirmait Tzvetan Todorov. «La littérature pour quoi faire?»<sup>2</sup>, demandait à son tour Antoine Compagnon lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, question que connaissent bien les étudiants de lettres obligés de justifier le choix de leur discipline devant des parents et amis sceptiques ou frileux. Ce questionnement, fruit d'une société axée sur le profit, prend pour cible non seulement la littérature, mais également l'étude des humanités en général. La philosophe américaine Martha Nussbaum<sup>3</sup> réagit à cette vague de scepticisme en avançant que l'étude des humanités est plus que jamais essentielle, car elle permet de développer les attitudes et les habiletés intellectuelles essentielles pour comprendre et intervenir dans le monde. Les études littéraires permettent en outre de mieux saisir l'autre au moyen de l'imagination narrative ; elles invitent à un examen critique de soi-même, tout en favorisant l'ouverture cosmopolitique et le respect des minorités. Ce printemps, les étudiants de lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi ont manifesté concrètement leur engagement en se solidarisant avec le mouvement national des étudiants, en dépit d'un vent contraire qui soufflait à l'université. S'ils ont choisi de faire la grève et, ce faisant, ont perdu quelques cours de littérature, ils ont en revanche réalisé l'objectif principal du programme : le développement et l'exercice d'un sens critique. C'est pourquoi je me permets de profiter de cet espace pour souligner leur courage.

---

1. *Littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007.

2. Publiée chez Fayard en 2007.

3. Voir entre autres *Cultivating humanity. A Classical Defense of Reform in Liberal Education*, Harvard University Press, 1997 et *Not For Profit: Why Democracy Needs the Humanities*, Princeton University Press, 2010.

De nombreux débats ont eu lieu au cours de ce « printemps érable ». Au plus fort de la tempête, une étudiante de lettres a interrogé l'un de ses professeurs, car elle doutait de la validité de son choix de programme, de son choix de vie, devant le discours dominant sur l'utilité et la rentabilité. Ce professeur, M. Luc Vaillancourt, m'a permis de retranscrire ici sa réponse à la question « Comment l'étude des lettres peut être utile à notre société ? » :

La réponse de l'idéaliste : l'étude des lettres est cruciale pour la société parce qu'apprendre à lire, c'est apprendre à penser, et apprendre à penser, c'est apprendre à vivre. J'entends par là que les compétences acquises à travers l'analyse et le commentaire des textes permettent de former des esprits critiques, capables de reconnaître les stratégies rhétoriques à l'œuvre dans le discours, et donc de former de bons citoyens qui ne se laisseront pas bernier par les politiques, publicitaires et propagandistes de ce monde, mais surtout, de libres penseurs qui, par leur maîtrise du langage, peuvent contribuer à conscientiser les autres sur des enjeux éthiques, esthétiques, historiques, sociopolitiques, et j'en passe, par leur plume (romans, essais, chroniques, articles) ou à travers la simple prise de parole (communications, conférences, discussions). Le littéraire est un herméneute qui sait lire le « livre du monde » et l'interpréter.

La réponse du pragmatique : l'étude des lettres est cruciale pour la société, parce qu'elle sert à former des chercheurs, pédagogues, professeurs de tous les niveaux, qui auront la responsabilité déterminante d'enseigner la lecture et la compréhension de textes aux gens de tous les métiers, mais surtout de transmettre un héritage intellectuel et culturel sans lequel nous ne saurions com-

prendre notre place dans le monde et y prendre une part active. Imaginez un instant des cours de français strictement voués à l'étude de la grammaire. Pensez-vous vraiment que nous pourrions espérer développer nos moyens d'expression et saisir toutes les nuances de la communication si nous étions privés de ces innombrables fictions qui nous permettent d'envisager tous les possibles ?

La réponse de l'esthète et du philosophe : l'étude des lettres est cruciale pour la société, parce qu'elle ne sert à rien, et que dans un monde utilitariste, où tout doit servir la production, c'est un souverain remède à la folie générale que de pouvoir jouir librement de la *contemplation du beau*.

Les participants aux deux concours annuels de *La Bonante* répondent eux aussi, à leur façon, à cette question. Chaque année depuis plus de quarante ans, l'Unité d'enseignement en lettres reçoit des textes d'un peu partout à travers la province, des textes écrits par des gens qui croient au pouvoir des lettres. Je remercie chaleureusement tous les participants de cette édition ainsi que les membres du jury, mon collègue Luc Vaillancourt et l'écrivaine, étudiante et chargée de cours Sophie Torris qui se sont joints à moi. Je remercie également Michelle Côté et Christiane Perron qui ont préparé ce numéro avec tant de professionnalisme, le directeur du Département des arts et lettres, M. Mustapha Fahmi, et le Doyen des études de cycles supérieurs et de la recherche qui l'ont soutenu financièrement. À l'heure où nous nous questionnons sur le mode de financement des universités et sur la « juste part » qui revient à chacun, permettons-nous, avec cette publication des meilleurs textes de 4 lignes et de 3 pages, de répondre aux chiffres par des lettres.



MEILLEURS TEXTES  
DE QUATRE LIGNES



# PREMIER PRIX

---

## SOMME

CHARLES-ÉRIK MATTON | CHICOUTIMI

La guerre sonne comme la pluie sur les dalles  
Balles d'eau, gouttes de métal  
Lorsqu'elles s'étalent sur les badauds  
Ne reste en somme que des flaques d'os

# DEUXIÈME PRIX

---

## SANS HOMME NI PRÉSENCE

RALPH ELAWANI | MONTRÉAL

Et on se réveille un matin parce que ça cogne à la porte. Alors on se lève, on se drape et on va répondre. Lorsqu'on se rend compte qu'il n'y a personne, on sait ce que c'est, encore le fond qui crie pour vous avertir que vous l'avez touché. Toc toc toc. Qui est-ce? Le font parce que tout le monde le fait.

# TROISIÈME PRIX

---

## POÉSIE AMOUREUSE

JULIE RACINE | CANTON TREMBLAY

C'est la dépouille du dictionnaire  
qui jonche le sol  
inapte à formuler ton essence  
indigne de mes sentiments.

# MENTION HONORABLE

---

## LA DERNIÈRE CHAMBRE

JUDITH GAUTHIER | SAINTE-ROSE-DU-NORD

J'ouvre la porte, cocon monochrome  
Une forêt de bouleaux argentés se mêle  
[à mes cheveux blancs  
Chaque nuit je m'enfonce un peu plus  
Jusqu'à me perdre

MEILLEURS TEXTES  
DE TROIS PAGES

# PREMIER PRIX

---

## L'IMPLOSION

CARL-KEVEN KORB | SAINT-FULGENCE

*Je conteste, dit Jacquemort, qu'une chose aussi inutile que la souffrance puisse donner des droits quels qu'ils soient, à qui que ce soit, sur qui que ce soit.*

Boris Vian, *L'Arrache-cœur*

1. D'abord un flou qu'au premier coup d'œil l'on sait masquer de vives lumières. On comprend le jour, et on comprend aussi les gyrophares. Puis l'image qui palpite, le *focus* qui s'ajuste. Voilà. L'esplanade d'une riche maison de campagne. C'est bien le jour. Les gyrophares tournent en silence, on les dirait épuisés d'avoir tant tourné, d'avoir tant vu. Sur les choses un silence immobile.

Il y a l'instant où l'on voit le poupon. Un mois, peut-être. Langé. Yeux entrouverts, bouche entrouverte, pétrifié. La mort dans un berceau. Bruissement de feuilles invisibles, un vent qui s'engouffre doucement par les fenêtres ouvertes. Puis la civière, une civière énorme. Une civière comme un sursaut. Transport jusqu'à l'ambulance. Transport d'un corps minuscule, qu'une pierre flottant sous les courroies. La violence du contraste empêche toute réflexion. On suit la civière de l'étage au rez-de-chaussée, du rez-de-chaussée puis par-delà la porte, sur l'esplanade, jusqu'à ce que l'ambulance l'avale. À ce moment, on s'immobilise. C'est toujours le jour. Il fait très beau. Tout juste vingt degrés. Quelques nuages, mais quand même. Lorsque l'ambulance passe hors-champ, on continue à

fixer la place vide. Alors seulement nous parvient le chant des grives. On s'étonne, mais vraiment, on s'étonne de ne pas les avoir entendues avant.

Depuis le début on la sent. Depuis le début on la sait. La femme. Celle qui près de nous pleure sans larmes. Celle qui est notre regard. Qui fantasme secrètement de répondre à l'appel du vide, à la tentation de sauter du pont, à l'ivresse de défier le train en approche. Qui se répète ça se peut pas, c'est pas lui, c'est pas moi, c'est autre chose, ça *doit* être autre chose.

Dans l'ambulance, il y a toujours le poupon, yeux fermés, bouche fermée, pétrifié. Qu'un corps minuscule, qu'une pierre flottant sous les courroies. Mort avant d'être vraiment. De néant à néant, l'été, un après-midi. Un bel après-midi.

La femme ne quitte pas l'esplanade. Elle se laisse surprendre par le crépuscule. Alors seulement elle retourne dans la maison, elle se couche. Les grives se sont tues depuis longtemps. La femme chante dans le noir de la maison qui s'épaissit, elle chante sans voix. Puis elle s'endort épuisée de s'être tant battue pour ne pas exploser. Mais elle n'a réussi à ne pas exploser que pour mieux implorer. Quelque chose s'est cassé à l'intérieur.

2. Après cette journée, à chaque fois que le soleil dardait les choses de sa plus belle lumière, Alice s'effondrait. Elle se souvenait. Non pas qu'elle ait oublié, mais ça revenait, elle le vivait à nouveau. Ces fois-là, elle se prenait en pleine gueule tout ce qu'elle ne connaîtrait jamais et se mettait à bercer un petit cadavre fantôme en chantant toujours sans voix sa douleur, en chantant au ciel, au vent, aux arbres, au mobilier, des chansons de son enfance.  
Sans voix, et aussi sans larmes.

Alice cherchait comment faire. Comment ne pas céder à l'appel du vide, à la tentation de sauter du pont, à l'ivresse de défier le train en approche. Elle ne trouvait pas. Avant que les choses se cassent à l'intérieur, il y avait eu beaucoup de gens autour d'elle. Il y avait eu un homme grand et beau et gentil, et il y avait eu aussi trois enfants, trois adorables petites pestes à qui elle avait appris des choses et qui, surtout, lui avaient appris des choses, à elle. Maintenant elle n'arrivait plus à les voir. Maintenant elle n'arrivait plus à les entendre. Elle était seule dans la riche maison de campagne, prise de pleurs sans larmes et de chants sans voix. Elle cherchait comment faire et ne trouvait pas.

3. Être l'enfant d'encore peu, mignon machiavel.  
Être l'adolescent amoureux à tort ou à raison, enfant d'encore peu.  
Être le jeune homme aux rêves clairs comme fontaine, adolescent.  
Être l'adulte qui repense les choses et qui se demande, jeune homme.  
Être l'homme d'âge mûr amoureux à tort aux rêves clairs comme l'adolescence, adulte.  
Être l'aîné peu mignon, de rêves à rebours et de raison, homme d'âge mûr.  
Être tout ça à la fois.  
Dans ces mots-là et des milliers d'autres, mais bien être une somme. Dans ces mots-là et des milliers d'autres, mais bien être ce drame tranquille, ponctué de joies courtes et intenses, qu'on attend de la vie d'un homme, qu'on lui espère.  
Pas un cadavre.  
Pas encore.  
Pas déjà.  
Ça se peut pas. C'est pas lui, c'est pas moi. C'est autre chose.



Ça doit être autre chose.

4. Nuit. Une autre nuit. La riche maison de campagne. Dedans, tout contre une fenêtre, une table, une lampe, un cahier, un stylo. À cette table, il y a Alice. Elle écrit, Alice.

*Prière pour quelqu'un qui veut comprendre comment faire face à l'absence et face à la douleur et face à la solitude et face aux autres que je n'arrive plus à voir ni entendre*

*Cher Dieu de mon désastre*

*C'est moi, celle qui pleure*

*C'est moi, celle qui chante*

*Celle qui pleure sans larmes*

*Qui chante sans voix*

*Alice*

*Celle sur qui Vous avez craché*

*Que Vous avez réduite en cendres*

*Bon je sais*

*Vous direz Alice*

*J'y suis pour rien*

*Alice*

*Et puis tu n'es pas la seule*

*Partout il y a des choses graves*

*Il y a la jalousie et l'orgueil et les préjugés*

*Avec maladie et sous-alimentation chronique*

*Partout*

*Alice*

*Il faudrait que J'empêche le monde d'être monde*

*Pour empêcher la douleur des hommes*

*Vous direz ça*

*Mais moi*

*Cher Dieu de mon désastre*

*Mais moi*

*Je vous demande pas d'empêcher*

*Ce qui peut pas être empêché*

*Moi j'ai rien fait de tout ça*

Moi ça me concerne pas  
Moi je veux juste que Vous m'aidiez  
Que Vous m'aidiez  
À comprendre comment faire  
Voilà ce que je Vous demande  
Cher Dieu de mon désastre  
Pas l'impossible  
Seulement la force  
La force d'encore  
La force d'enfin  
La force de recoller  
Ce qui s'est cassé  
Et de continuer  
Malgré tout  
Malgré les traces de fissure  
Qui toujours seront visibles  
Comment faire pour vivre encore?  
Cher Dieu de mon désastre  
Je n'arrive plus à voir les autres  
Je n'arrive plus à entendre les autres  
Comme mes larmes, comme mon chant  
Comment faire pour vivre encore?  
C'est tout ce que je Vous demande  
Voilà, c'est tout

Merci d'avance  
Alice K.

Alice posa son stylo. Referma le cahier. Sortit. Marcha pieds nus sur l'esplanade. Il y avait, posés sur la nuit dans un équilibre précaire, des restes de plaisir de vivre. Une envie de reprendre non seulement depuis l'endroit où ça s'était cassé, mais depuis le début. Une envie de renaître. Voilà, renaître, c'était le mot. Tout ça, c'était posé sur la nuit dans un équilibre précaire. Un équilibre tout de même. Sur la nuit, à portée de cœur.

# DEUXIÈME PRIX

---

## CHANSON DE MA PLUS HAUTE TOUR!

(À Rimbaud et aux poètes environnants)

YVAN GIGUÈRE, SAGUENAY

Fertile jeunesse  
Que rien n'aura asservi  
En mode détresse  
Aurais-je perdu *ma vie*?

Tout ce temps d'études  
Et mon endettement  
Comme un sombre prélude  
Au désenchantement.

Années de vaches maigres  
Mais de riches abandons  
Mille poèmes à paraître  
Comme un salut ou un pardon.

Pauvreté résultante  
De mon obsédante liberté  
Cigale toquée et dansante  
Pour les besognes refusées.

Sur des chemins de pierres  
À piétiner tous les principes  
Ou va-nu-pieds sur mes estuaires  
À dévaster le monde selon mon rite.

Que viennent, que viennent  
Toutes les coupes à mes lèvres

Et tout l'or dans les veines  
Génie de l'absinthe et de l'orfèvre.

*J'ai tant fait patience*  
Et jamais, je n'oublierai  
Mes craintes et mes absences  
Dans les ressacs de la réalité.

Des jours tout comme des peines  
Mais des promesses *de plus hautes joies*  
À remonter la Meuse ou bien la Seine  
Rimbaud dans le cœur, Ferré dans la voix.

À trop chanter la *Chanson du Mal-aimé*  
Et à force de me la jouer pathétique  
Cette vie pleine de ruptures et de baisers  
M'aura légué une solitude erratique.

Fertile jeunesse  
Que rien n'aura asservi  
En mode détresse  
Je n'aurai pas perdu ma vie.

Les *poches crevées* et *Petit-Poucet rêveur*  
Ma verve et ma muse m'accomplissant  
Du manque à gagner jaillissaient toutes douceurs  
Dans le poème à venir, dans le poème revenant.

Que viennent, que viennent  
Toutes les coupes à mes lèvres  
Et tout l'or dans les veines  
Génie de l'absinthe et de l'orfèvre.

À fuir le monde environnant  
J'ai bien déjoué mes déresses  
Pour les évoquer en silence, renaissant  
De leurs cendres en cendres poétesses.

Me voici au cœur de mon *bel aujourd'hui*  
À extraire de mon passé ce qui reste de beau  
Ne peut m'abolir d'un *coup de dés* de la vie  
Hasard tu m'as forgé, tu as scellé mon sceau.

Espoir! Espoir encore, *que me veux-tu?*  
Toi qui n'as eu de cesse de me réduire  
Telle une ombre d'attente malvenue  
Sur le ciment des villes, où fuir, où fuir?

Le bonheur m'aperçoit, mais la richesse m'élude  
À pareille heure, et toutes les heures qui suivent  
Me seront doucereuses et mes jeunes études  
Sur ma déroute du *Beau* me feront revivre.

Rimbaud, Baudelaire, Verlaine, Mallarmé  
Et ces années sur des bancs à vous chérir  
À me faire renaître de vous et à espérer  
Prendre le chemin fol d'hier sur celui d'avenir.

Que viennent, que viennent  
Toutes les coupes à mes lèvres  
Et tout l'or dans les veines  
Génie de l'absinthe et de l'orfèvre.

# TROISIÈME PRIX

---

## LES FAUX OU LA RECETTE DU BONHEUR

PIERRE-OLIVIER GAUMOND, ALMA

La scène n'est ornée que d'une grande table de cuisine entourée de chaises sur laquelle on peut voir des pommes, un grand bol, des pelures de pommes, un couteau à pommes, des tranches de pommes, bref, tout le nécessaire pour faire des tartes. D'ailleurs, en voilà quelques-unes qui se reposent, cuites ou crues, entamées ou non, sur la table. L'homme à la table (appelons-le Table ou Homme), occupé à éplucher les pommes, est vêtu tout de noir et ses vêtements sont immaculés. L'homme à la chaise fleurie (appelons-le Fleur ou Chaise), assigné au rouleau à pâte, est également vêtu de noir de la tête aux pieds et est totalement propre (pour l'instant). Le troisième et dernier homme (appelons-le Trois ou Dernier) se contente, quant à lui, de trancher les pommes épluchées par Table et de les mettre dans les assiettes en aluminium au fond desquelles repose une nappe de pâte, issue du travail de Fleur. Un quatrième homme a la fonction évidente restante, nous le nommerons donc Four ou Cuisson.

Il convient à ce moment de dire que tous les hommes sont vêtus de manière identique, parlent de la même façon, sont tous assis sur des chaises fleuries, sont tous devant la table et peuvent ainsi changer de travail s'ils en ont envie. Or, dans ce cas, il faut que le comédien adopte le texte et le rôle qui s'accorde à sa nouvelle position. Il faut donc comprendre que cette pièce peut être jouée

par un seul comédien, ou par deux comédiens, ou par trois comédiens, ou par quatre comédiens, ou même par davantage de comédiens. Or, si le nombre de comédiens est très important, il convient d'utiliser de très grandes chaises, pour que les dispositions scéniques des personnages soient respectées (donc que tous les Table soient assis sur la même chaise, par exemple). Une adaptation avant-gardiste pourrait même jouer cette courte pièce avec zéro comédien. Ou la jouer avec les comédiens, et sans le texte. Les combinaisons possibles sont nombreuses, voire infinies... Non, pas infinies, finalement. Il ne faut tout de même pas exagérer.

TABLE

En effet, il ne faut pas...

CHAISE

Hmmm?

TROIS

Hmmmmmm... Oh!

FOUR

Quoi?

HOMME

Rien... J'ai rien dit.

FLEUR

Pourtant... J'étais sûr que t'avais dit quelque chose  
comme «Il ne faut pas»!

CUISSON

J'suis pas mal sûr que non, moi.

FLEUR

Ouais, parler, c'est vraiment pas... Habituel.

HOMME

Pour moi, en tout cas.

Silence. Table et Trois se coupent un doigt. Pas au complet, évidemment, mais assez pour qu'il y ait du sang.

FOUR

Ouch.

CHAISE

Ouais. Je suis content de pas avoir cette job-là.

FOUR

Trop de danger.

CHAISE

Conditions de travail horribles.

FOUR

Pas de prime d'éloignement.

Cuisson opine d'un mouvement de tête. Il n'a rien à faire, car les tartes semblent ne plus vouloir affluer. Il se met à manger les trognons de pommes et fume le cigare. La fumée empoisonne les pommes, qui pourrissent.

CHAISE

Fais pas ça. C'est pas bon pour les tartes.

Four arrête de fumer. Le sang des doigts des hommes tranchés coule sur leurs vêtements et sur le sol.

FLEUR

Dis. Tu veux que je t'aide?

HOMME

Non non, ça va.

CUISSON

Mais là... Tu te vides. Tu vas pas mourir?

TABLE

Oui, si personne fait quelque chose.

CUISSON

Tu veux pas que je t'aide?

HOMME

Non.

CUISSON

Pourquoi?



HOMME

Écoute. J'aime mieux mourir l'esprit en paix, plutôt que mourir l'âme damnée.

FOUR

L'âme damnée?

TABLE

Oui. Je ne te fais pas confiance. Il ne faut faire confiance à personne. Surtout pas aux gens bien intentionnés.

CUISSON

Comment ça?

TABLE

Faut jamais oublier que Lucifer était un ange, avant.

DERNIER

Ça se tient debout. Maintenant, arrêtez de parler et laissez-nous mourir. La dernière réplique est à moi.

Vidés de leur sang, Table et Trois tombent sur le sol, inertes, dans une immense flaque de sang. Deux autres hommes, identiques aux quatre premiers, viennent prendre les corps et les jettent en coulisse (ou dans le public). Ils prennent évidemment la place des morts. Après tout, il ne faut faire disparaître aucun rôle.

TABLE

En effet, il ne faut pas...

CHAISE

Hmmm?

Poursuivre à l'infini.

# MENTION HONORABLE

---

## LE PIQUE-NIQUE DE CAROLINE

PAUL KAWCZAK, CHICOUTIMI

Au pique-nique de Caroline,  
Il y a Caroline,  
Deux de ses amies, trois salades de printemps, quatre  
petites terrines,  
Et un gâteau au chocolat.  
Les trois amies ont étendu une toile blanche sur laquelle  
elles ont déposé un bouquet de jonquilles.  
Un petit chien roux joue de la trompette :

*Dab, dab, dab, dib, dibidi...*

Caroline sert ses amies, demandant à chacune ce qu'elle  
veut, quand vient un grand chat noir qui ressemble à un  
acteur américain.  
On lui demande s'il veut partager le repas,  
Il ne répond pas ;  
Il se lèche les babines.  
Les filles lui découpent une tranche de terrine ;  
Il pourrait avoir faim.  
Le grand chat s'assied, et tous commencent à manger,  
Tous sauf le petit chien roux qui souffle dans sa trom-  
pette en fermant ses grands yeux noirs :

*Dab, dab, dab, dib, dibidi...*

Caroline parle de ses souvenirs d'enfance ;  
Elle aimerait retrouver les meilleurs pour les écrire,  
Mais elle peine à différencier

Ce qui a vraiment été  
De ce qu'elle a pu imaginer.  
Tous écoutent attentivement la jeune fille.  
Tous sauf le petit chien roux, tout à sa trompette;  
Ils reconnaissent un célèbre air de jazz :

*Dab, dab, dab, dib, dibidi...*

On veut connaître l'heure, mais personne n'a de montre;  
L'une des amies déclare que cela n'a pas d'importance  
Pour un pique-nique.  
Tout le monde acquiesce, sauf le mystérieux chat noir qui  
ressemble à Clark Gable;  
Il fronce seulement les sourcils.  
Les trois filles sont bien intriguées par ce grand chat noir  
et ses grands yeux verts,  
Chacune à leur tour,  
Elles lui posent une question :  
« Quel est ton nom matou ? »,  
« D'où viens-tu matou ? »,  
« A quoi penses-tu matou quand tu nous regardes avec tes  
grands yeux verts ? ».  
Il ne répond à aucune,  
Et,  
S'étend nonchalamment sur la toile blanche;  
Il veut du dessert.  
On découpe le gâteau et tous prennent une part, à l'ex-  
ception du petit chien roux,  
qui toujours souffle  
dans sa trompette :

*Dab, dab, dab, dib, dibidi...*

«Tu aurais préféré du gâteau à la souris gros chat!» s'esclaffe Caroline

En avalant de travers sa bouchée tellement elle rit.

Les deux amies éclatent de rire à leur tour, et la plus jeune, lorsqu'elle reprend son souffle dit au gros chat:

«Tu es vraiment trop matou! Tu es là, paresseusement allongé sur notre toile blanche à nous regarder d'un air ébahi avec tes grands yeux verts, et tu as déjà mangé trois parts de gâteau au chocolat.

Sais-tu au moins jouer au rami, minet?».

Caroline sort alors un jeu de cartes de son sac, et tous commencent à jouer,

Tous sauf le petit chien roux, qui toujours joue

De la trompette:

*Dab, dab, dab, dib, dibidi...*

Le chat noir ne joue pas trop mal pour un chat et tous s'amusent.

«Tu es un adulte ou un enfant matou?»

Demande Caroline.

«C'est dur à savoir chez les chats. Mais tu te tiens très bien et tu ne jures pas, tu dois être un adulte».

«J'ai une idée»,

Dit l'une des deux amies.

«J'ai avec moi, dans mon sac, le chapeau, le veston et la canne de mon grand-père.

Nous devrions habiller ce gros chat noir».

Toutes trouvent l'idée excellente et le chat est aussitôt vêtu des effets du grand-père.

Les filles rient à n'en pouvoir plus:

«Mais où est ton pantalon matou? Tu l'a donné pour des souris!».

Le chat, qui ressemble alors à Cary Grant, fixe les filles de ses grands yeux verts.

«Vraiment, tu es terrible gros chat!».

Le soir tombe et les jonquilles fanent;

Le petit chien ne quitte plus le mode mineur:

*Dab, dab, dab, dib, dibidi...*

Le chat a rendu le chapeau, la canne et le veston et les deux amies offrent un cadeau à Caroline,

Un petit bijou en or qu'elle doit porter à son cou.

Il plaît tout de suite.

Caroline aime l'or,

Et ses grands yeux bleus

Embrassent le petit objet.

«Venez ici que je vous donne à chacune un baiser».

Les filles reçoivent leurs baisers.

Un souffle frais fait trembler les fleurs fanées.

Caroline se tourne vers le chat:

«Et toi minet, tu as été très gentil, tu ne veux pas que je te donne un baiser aussi?».

Les moustaches du chat frémissent,

Ses grands yeux verts éclairent la nuit.

Caroline l'embrasse sur la joue.

Les deux amies veulent à leur tour l'embrasser,

Puis Caroline a envie de recommencer;

Le chat est vite couvert de baisers parfumés.

Le petit chien souffle un air clair comme un soleil d'hiver:

*Dab, dab, dab, dib, dibidi...*

Le gros chat ronronne d'aise aux caresses des trois jeunes filles.

«Tu ne nous mangerais pas si nous étions trois p'tites souris?

Hein matou?»

S'enquiert la plus jeune des deux amies.

Le chat ne répond pas, mais pose sa grosse patte noire sur la petite main blanche.

Il plisse ses grands yeux verts.

Les trois filles épuisées se blottissent contre lui

Et,

S'endorment instantanément dans le chaud de sa fourrure.

Le chat reste immobile, il garde pour lui seul, derrière ses grands yeux clairs, son mystérieux secret. Un nuage couvre la lune.

Le petit chien joue un air de sa composition, triste et joyeux à la fois,

Beau comme ses beaux yeux noirs.

Il joue pour lui-même,

Seul,

Assis auprès des fleurs fanées :

*Dab, dab, dab, dib, dibidi...*

TEXTES RETENUS  
QUATRE LIGNES

---

## DON QUI CHUTE

ALEXANDRE BLOSH, CHICOUTIMI

Il lui en fallait plus à cette belle Huguette  
Pour être convaincue des avances de Bernard  
Qui lui fit bien la cour idoine à un renard.  
Tantôt il changera, en attendant il guette.

## L'AUTRE HISTOIRE

ÉRICA BOIVIN, JONQUIÈRE

À demi endormie, totalement éveillée  
Le mal m'ennuie, exit la gaieté  
Au bonheur: détracteurs et peurs sans odeur  
Qui croit connaître ne connaîtra jamais.

## BEAUTÉ ET LUMIÈRE

CAROLINE BRASSARD, SAINT-HUBERT

Le regard que nous portons sur les autres est  
finalement le même regard que nous portons  
sur nous-mêmes et sur la vie. Que l'on cherche  
l'ombre ou la lumière, nous la trouverons.

Ce que l'on trouve dépend de ce que l'on cherche.  
Ainsi, nous n'avons rien à perdre lorsque nous  
choisissons de croire en la beauté et en la lumière.



---

## JE SAIS QUE TU M'ENTENDS

AHESHA FORSYTE, CHAMBLY

Ton fantôme c'est moi

Seule

Arrête, arrête cette musique, de pleuvoir, de neiger

Je ne vois pas.

## LORSQUE

ALAIN GARNEAU, QUÉBEC

Je n'ai jamais voulu te dire adieu, mais tu me l'as

[dit si souvent

Que lorsque tu chercheras mon regard

Semblant te demander si mes pas me sortiront de

[ce banc sans aurore

Je te répéterai ces adieux qui m'emportent loin de

[tes yeux

## JOLIE ROUTINE

PIERRE-OLIVIER GAUMOND, ALMA

Ce matin? À l'image de tous les autres: douleur, café, larmes, lait, souvenirs, sucre, papa, cuillère, vide de l'âme, maelström, colère, amertume, haine. Œdipe inachevé. Son père? Six pieds sous terre. Solitude accompagnée de cette pensée, pensée qui le hante et le hantera toujours: se venger d'un défunt est impossible. Petite gorgée. Jolie routine.

---

FINI

MARIE-HÉLÈNE GÉLINAS, MONTRÉAL

Lit défait  
Rêves enfuis  
Depuis que tu es  
Parti

LA DÉCOUVERTE DES MOTS  
DE LA PROCHAINE ÉVIDENCE

JONATHAN GÉNEST, CHICOUTIMI

Au sein des flots, la prise naturelle d'inspiration à la surface de l'air(e) de repos permet de maintenir le souffle, afin d'atteindre la rive d'une terre inconnue, susceptible de fournir la profondeur de l'écrit pour chaque évidence des fondements de l'existence, traitée dans sa surface de noirceur...

L'ORGUEIL

SOLANGE GIRARD, JONQUIÈRE

L'orgueil,  
c'est cette barrière  
qui empêche l'homme  
de faire des concessions avec lui-même.

---

## DIAGNOSTIC

CHANTAL JACQUES, LAVAL

Mutinerie, trahison. Les cellules multiplient leur armée. Les pensées se soulèvent dans un rythme désordonné. Considérer la mort comme l'une des possibles issues... mais envisager de vivre. Dès maintenant, chasser l'anxiété. Revenir à l'essentiel. La vie réside en une expérience passagère. Elle impose le mouvement que le temps abrège.

## APRÈS L'AMOUR

PAUL KAWCZAK, CHICOUTIMI

Au-dessus de nous les poutres de bois,  
Au-dessus encore, le toit,  
Au-delà du toit,  
Le ciel et les étoiles nous écrasent.

## BRASIER

MARILOU LEBEL, DUPUIS

Elle cogne. Il ouvre. Une flammèche dans les yeux incendie l'autre. Ils se désirent et s'embrasent. Elle s'en veut, il s'en fout. Leurs corps s'embrasent ; ils sont fous. On cogne, on ouvre. Ils cachent leurs corps. On est furieux. On fait feu et brûle leurs corps, les flammes de la colère aveuglent, mais on ne peut s'empêcher de les revoir. On est fou.

---

## VISITE SURPRISE

ANTOINE LECLERC, MONTRÉAL

La question était bonne. Luc y avait songé longuement avant de répondre. Pourquoi lui demandait-on ça? Pourquoi à lui? En quel honneur comptait-on sur son avis au sujet du potentiel de l'humain? Au loin, l'éternelle guerre civile faisait rage. En regardant l'engin spatial décoller, Luc se sentit satisfait d'avoir répondu: «Non. Rentrez chez vous.»

## MURMURE

MARC RICHARD, QUÉBEC

Le chant de la rivière  
Abritant sable et pierre  
Sur un lit de verdure  
Célèbre la nature

## QUATRE

ANIE TREMBLAY, JONQUIÈRE

Quatre années se sont écoulées  
Quatre fois quatre saisons sont passées  
Quatre calendriers achevés  
Pour quatre fois plus de solidité

## L'INSOLITE

SABRYNA TREMBLAY, CHICOUTIMI

Le jour révèle l'insolite  
Où l'enfer oublie les rêves  
Où le soupir caresse l'angoisse  
Où le désir envie l'amour.

TEXTES RETENUS  
TROIS PAGES

---

## À LA RECHERCHE DES TOURNESOLS

CLOÉ BERNARD, CHICOUTIMI

La rivière ne dort jamais, n'est jamais éteinte, même la nuit. Elle se bat toujours, constamment. Elle rugit. Ses flots se bousculent, se percutent entre eux sans arrêt. La rivière ne meurt pas. Ses habitants meurent, mais elle demeure toujours bien en vie. Immortelle. En apparence, du moins, elle est immortelle. À l'intérieur, elle est froide et morte. Comme moi. Je semble pleine de vie, mais en fait, je me sens morte. Je ne vis plus. Vivre, ça ne se définit pas seulement par le fait de respirer. Être vivant, c'est se sentir vivant. C'est se sentir utile, c'est avoir de l'ambition, des rêves; vivre, c'est d'abord vouloir vivre. Vivre, c'est avoir la force et la volonté de se battre contre les malheurs de la vie qui tentent de nous envahir et de nous submerger. C'est répliquer de toutes ses forces pour prouver qu'on peut trouver quelque chose de beau en la vie. Vivre, c'est ne jamais laisser les misères gagner sur nous. C'est trouver des façons de les rendre moins pénibles, sans jamais abandonner. Dès qu'on cesse de se battre et d'espérer, dès qu'on arrête d'avoir la force et la volonté pour continuer, on est mort.

Quand on a sombré dans des eaux violentes, noires, qu'on suffoque en tentant en vain de rejoindre l'air et la lumière, sans succès et sans espoir, on a cessé de vivre. Et lorsqu'on meurt sans même avoir le goût de revivre, de retrouver ce qui nous anime, nous motive, nous passionne, nous fait

rêver, quand on ne veut plus revenir dans cet endroit où on est sans cesse déçu, quand on ne veut plus se battre en retour, on ne revivra plus jamais.

Je ne revivrai plus jamais. Revivre veut dire risquer à nouveau de souffrir. Revivre implique le risque de revivre la tristesse, la souffrance, la solitude, la mort. C'est devenu un risque trop grand pour moi. Je ne veux plus jamais vivre ça. Je ne peux pas. La vie recèle trop de facettes dures pour que je puisse m'y plonger à nouveau en toute confiance, en gardant l'espoir et la conviction que, cette fois-ci, ce sera différent, que j'ai vécu trop de malheurs pour qu'il m'en reste encore à vivre.

*Je ne te comprends pas. Je ne comprends pas que tu ne puisses plus voir la beauté et la magie qui font briller la vie comme un tournesol. La persévérance, Florence, tu te rappelles que papa n'arrêtait pas de nous en parler? Il voulait nous apprendre à ne jamais abandonner et à aller jusqu'au bout de nos entreprises, même si elles étaient difficiles, même si elles étaient presque impossibles à mener à terme. Il voulait nous rendre fortes. Il voulait qu'on soit fières de nous à la fin, même si on franchissait la ligne d'arrivée en perdantes. Il disait qu'il y avait toujours des réussites dans un échec, tu te rappelles? Tu te rappelles, Florence? Quand on faisait face à un échec, quand un espoir s'affaïssait, il ne voulait pas nous voir baisser les bras. Il nous faisait revoir tout le parcours qu'on avait fait jusqu'à l'échec et il en parlait si fièrement, comme si on était des déesses. Il nous montrait toujours les deux côtés de la médaille. Je me rappelle que tu avais l'habitude de te sentir si heureuse et accomplie quand ça arrivait, même si tu avais échoué ce que tu entreprenais. Et aujourd'hui, qu'est-ce qui se passe, Florence? As-tu oublié tout ce que papa nous disait? Est-ce que tu l'as rayé de ta mémoire la journée où il est parti? Comment tu peux oublier papa, Florence? Comment tu as pu arrêter de croire en lui? Même en n'étant plus là, je suis certaine que lui, il continue de croire en toi. Alors pourquoi*

*tu veux le décevoir et abandonner? Il nous disait d'être fortes, Florence! Il nous disait d'être persévérantes et de ne jamais abandonner! Il nous disait d'être toujours fières de nos actions, qu'il y avait toujours du bon dans du mauvais! Tu étais la plus forte, la plus persévérante de nous deux! Est-ce que tu faisais semblant? Elle est partie où toute cette force, Florence? Toute cette rage qui t'animait et te motivait à continuer, à aller jusqu'au bout pour réussir?! Tu me fais honte! Tu nous fais honte, à papa et à moi! Il y a toujours du bon dans du mauvais! Tu ne t'en rappelles plus? Tu ne t'en rappelles plus! Tu crois que la vie a seulement du mauvais? Soit. Cela veut dire qu'il n'y a plus de bon en toi, Florence, il ne reste que du mauvais.*

Je suis morte! Je te l'ai déjà dit! Je ne suis qu'une automate, un robot qui dort, se lève, mange, va à l'école, revient à la maison, tente de remplir sa soirée en faisant quelque chose d'un peu intéressant et retourne au lit. Chaque journée est un fardeau. Je ne ressens plus rien! C'est comme si je faisais un concours avec moi-même, pour savoir combien de temps encore je peux tenir. Je suis morte. De l'intérieur. Il ne manque plus que la mort physique, qui surviendra quand la marionnette sera épuisée de jouer la comédie. Quand la marionnette n'en pourra plus de feindre des sourires et de prétendre que les journées sont belles, il sera temps d'en brûler les ficelles. Je ne mens pas. Je camoufle. Je ne mens pas! Peut-être la fée exaucera-t-elle mon vœu de devenir une petite étoile, une vraie?

*Tu mens. Tu inventes. Tu t'inventes des malheurs pour justifier ton départ. Égoïste! Tu ne penses pas aux autres, tu penses seulement à t'en aller! C'est peut-être poétique, devenir une étoile et rejoindre les cieux, mais si ça signifie laisser les autres derrière toi dans la culpabilité et la douleur qui les détruisent à petit feu, alors tu n'es pas une de ces étoiles poétiques qu'on admire l'été, couché sur une plage. Tu incarnes plutôt l'étoile filante, le*



*météore destructeur. Au fond, tu ne changerais pas beaucoup de ce que tu étais de ton vivant: belle à regarder, mais nuisible, dont la destinée ou la destination ne dépendent que d'elle. Égoïste!*

Tu ne peux pas comprendre! Tu n'es pas moi! Je ne suis pas égoïste. Au contraire.

Tu peux traverser la tempête, Lysa. Tu peux la vaincre et triompher. J'ai échoué. Je n'ai pas pu terminer l'odyssée. Je n'ai pas réussi à faire comme papa. Il était notre héros. Il trouvait toujours des tournesols dans la nuit. Même après avoir eu une mauvaise journée, il arrivait toujours à trouver un rire quelque part. Puis, notre héros est mort et les tournesols ont fané. Je savais que je ne pourrais jamais devenir comme lui, un héros de la vie. Il n'y avait que lui qui pouvait m'en convaincre. Je sais ce que j'ai manqué, Lysa, et ce que je manquerai à jamais. Je ne pouvais plus voir les tournesols dans la nuit. Ne fais pas comme moi. Cherche les tournesols. Trouve le coin discret où ils sont cachés et où papa les cueillait toujours pour nous apporter des rayons de soleil. Épanouis-toi. Triomphe de la tempête, arrive au port en vainqueur et épanouis-toi. Sois heureuse.

*La solution n'était pas de te laisser submerger par les vagues de la vie, Florence. Il fallait que tu laisses ses torrents bousculer ton univers. Tu devais t'adapter à leur mouvement, suivre la cadence, le rythme, et en tirer le meilleur avantage. Tu ne devais pas laisser la vie gagner et prendre le dessus. Il ne fallait pas la laisser prendre le contrôle complet, mais plutôt devenir symbiose avec toi, ne faire qu'un afin d'influencer ses actions. Je ne laisserai pas la vie prendre le contrôle une seconde fois. Tu peux compter sur moi là-dessus. Je vais rassembler ce qu'il reste de notre famille, Florence. Je vais rattraper le radeau avant qu'il ne s'échoue. Je vais amasser des tournesols et installer le bouquet au sommet du mât du radeau, où il pourra briller jusqu'à l'horizon. Vers l'infini.*

---

## SOUFFREZ-VOUS PAR RUSE OU PAR FORCE ?

CATHERINE BOUCHARD, CHICOUTIMI

- Ma mère a vraiment lutté jusqu'au bout.
- C'est vraiment celle qui fut la meilleure pour toi finalement.
  - Oui.
  - Es-tu sincère?
  - L'humain est incapable d'être TOTALEMENT sincère s'il est normal, car comme le diamant, il a plusieurs facettes.
  - Tu tentes d'éluder ma question.
  - En effet.
  - Qu'est-ce qui se passe au fait?
  - Je suis pétrifiée.
  - Qu'y a-t-il comme avantage à avouer le Mal en nous?
  - Avoir le pouvoir de le mater et de devenir concrètement toubon.
  - Et comme désavantage à le nier?
  - Ouvre tes yeux.
  - Ta mère t'aime.
  - Haha!
  - Ton frère il t'aime alors.
  - Héhé!
  - Ton père t'adore, il est si fier.
  - Hoho!
  - Cesse de rire, tu es donc sans cœur?
  - Non, ça me fait de la peine, mais j'aime quand même la vie.

- Tes grands-parents?
- Ils m'aiment.
- Beaucoup de gens t'aiment.
- Suffisamment pour que j'aime la vie et tienne à la garder.
- Tu ne souffres pas de vivre sans amour.
- Oui, mais moins que de me la faire enlever par des gens qui me jugent sur des niaiseries que j'ai faites dans le genre de dire au cuisinier stupide du Cochon Dingue qui s'appelait Bertrand que j'aimerais tirer au *sniper* des baigneurs, c'était une très mauvaise blague qui fut très mal saisie, il faut que je fasse EXTRÊMEMENT attention à ce que je dis, moi.
- Pourquoi toi plus que quelqu'un d'autre?
- Parce qu'à mon plus grand étonnement on m'écoute finalement, du moins, je pense, je m'engage donc à rendre «général» tout ce que je dis d'ici à ce qu'on me lise au lieu de m'écouter.
- Pourquoi tu ne te sens pas bien?
- Tu sais très bien pourquoi.
- C'est pas super génial de vivre dans la peur constante?
- Je sais pas, peut-être pour les hommes, mais pour une demoiselle, c'est très difficile. J'ai pas de couille, ça brûle les nerfs.
- Tu en veux à qui?
- Personne.
- Tu es amoureuse de qui?
- J'aime Nick.
- Je vois.
- Quoi?
- C'est pas facile respirer en mode survie.

- Non.
- Ton plus grand souhait en ce moment ?
- En ce moment, cesser d'être pétrifiée, puis SURTOUT d'être écoutée. Je n'ai qu'une vie. Si on est extrêmement tolérant et généreux avec moi pour Noël, on me laissera avec ceux qui veulent de moi et seule s'il le faut, mais vivante car je choisis la vie.
- Tu disais pas être suicidaire ?
- J'espérais que quelqu'un me dise « reste parmi nous » !
- Personne ne veut que tu restes.
- C'est pas vrai, Marie-Hélène me l'a dit, j'ai entendu.

---

## DERRIÈRE MA MAISON

CAROLINE DIONNE, SAINT-HUBERT

C'était un beau jardin, de cela, je me souviens. Ce n'était pas un de ces jardins sages et disciplinés avec leurs allées bien dessinées, leurs arbustes coupés au poil près, leurs parterres calculés. Non, l'endroit dont je parle est un lieu unique, sauvegardé de toute manipulation. Un jardin extraordinaire où se mêlent les herbes folles et les fleurs sauvages. L'ombre des arbres invite au repos et à la rêverie. Et puis, il y a toutes ces couleurs, toutes ces odeurs que je n'ai jamais retrouvées depuis, quoi que je fasse. Oui de tout cela, je me souviens....

Harmonieux dans son désordre, il ne présente pas de plan précis. Les formes, les tailles et les couleurs se répondent d'elles-mêmes dans un arc-en-ciel végétal. Le choix des roses se dégrade du blanc au jaune en passant par le rouge. Les buissons petits et grands sont assis au pied des lianes grimpantes qui s'enroulent aux cimes des pignons de la maison. Et partout, un regard enchanteur accroche une forme esthétique, petites fleurs orange à grandes feuilles vertes, ou rampes florales garnies telles des gardiennes protégeant les bordures de tapis ensoleillé. Contre le mur de la maison, bien au chaud, mais protégées du soleil, les clématites violettes discutent avec les roses ondulant du jaune au rouge, les marguerites blanches penchent délicatement leur cœur vers moi.

Durant la période estivale, je prends plaisir à en faire le tour. Je le découvre petit à petit, j'apprends à le connaître, je l'apprivoise. À chaque jour, je reviens les bras chargés de fleurs et de fougères, de petits fruits mûrs sucrés par des couleurs divines dont je goûte la chair juteuse. Des parfums s'emmêlent à ma chevelure et mille bruits entendus lors de ma promenade résonnent dans ma tête.

La douceur des jours ensoleillés s'étire en de longues heures paisibles et quand le soleil disparaît, il drapé dans une brume bleutée à peine voilée les couleurs des ombres de ce jardin qui se fondent et se confondent. Les nuances s'estompent ou alors, tout au contraire, deviennent plus ardentes. Les odeurs s'offrent, puissantes à mon nez, avant que je ne m'endorme dans un bain de fraîcheur, comme un soupir de fatigue de la verdure et pour un repos nocturne paisible.

C'est le moment que je préfère. Pieds nus sur le terrain gazonné, je marche lentement pour m'emplir de couleurs que le soir rend presque irréelles et des odeurs douces ou violentes qui précèdent chaque nuit. Dans mon esprit, le calme fait place à la fébrilité de la journée. C'est le moment de refermer sa coquille, de laisser derrière soi tout ce qui est contrainte, difficulté, ou tout simplement de se détendre.

Assise sur un tapis de fleurs, je soupire de bonheur et de satisfaction. J'étais au centre d'un cercle magique, au cœur d'un monde secret.

Tout à coup les fleurs deviennent musicales. NON ! Pas les fleurs, les clochettes forment une chorale. Elles ressemblent à de petites trompettes et forment un tintement ! J'ai dû rêver...

Relevant la tête, je cherche l'auteur de ce bruit. Mais rien, le jardin s'endort, pas de brise, même pas d'oiseaux qui dérangerait cette belle harmonie. Près de ma maison, il n'y a aucun mouvement...

Je soupire à nouveau, en admirant les petites clochettes bleues. J'aime ce bleu entre le violet, le bleu lavande, le bleu du ciel marin. J'ai sans doute rêvé...

Et la musique ensorcelante revient, aussi légère qu'un battement d'ailes, aussi délicate qu'une feuille de rose que la brise fait danser. Une note apaisante dans l'air, pas une note de musique, mais c'est tout pareil. Mon esprit en état de grâce l'associe à une note du temps où l'amour a toute sa place.

Alors étonnée, toute joyeuse et presque excitée, je me relève. Je repère un peu plus loin un verger de pommes. Il est en fleurs dégageant un charme aux pétales tout blancs. La couleur se mêle avec brio aux brassées de marguerites blanches qui l'entourent. C'est magnifique; des tiges fines et hautes, des pétales allongés et délicats, une couleur douce et apaisante autant pour l'âme que pour l'esprit.

Ce qui se passe ensuite est invraisemblable, merveilleux, enchanteur. Les pétales des marguerites se mettent à bouger comme les ailes d'un papillon, de manière passionnée. Cette fois-ci, la vibration est en cascade, comme des volées d'oiseaux à n'en plus finir dans le ciel bleu. Mais ce n'est toujours pas un son comme une note de musique.

À leur tour les roses épineuses s'agitent comme des marionnettes pour former un dessin animé; les tiges se balancent et des milliers de petits sons aigus sortent des fleurs, se répercutant sur les buissons qui, à leur tour, émettent

un autre son. Puis les lianes, recevant je ne sais comment cette transmission, entrent dans la danse.

Et le jardin se lance dans un tour de chant; chaque fleur a son propre récital, et cette musique, qui demeure comme un souffle, si reposante à mon oreille n'en est pas moins intense et toujours touchante à mon cœur. Le jardin s'est transformé en un «band végétal» et je suis l'unique spectatrice assise aux premières loges. Chaque fleur m'offre sa partition. Je vais de l'une à l'autre, du bleu au jaune, du rose au crème, recueillant chaque son. L'ensemble sonne comme une symphonie où chaque fleur est un instrument de paix pour l'âme.

Dans ce jardin si calme au coucher du soleil, qui aurait pu croire à une telle débauche de sons et de couleurs? Dans un sentiment de beauté profonde, je m'allonge sur la pelouse de velours et je laisse mes sens s'enivrer de cette musique si radieuse à mon cœur.

Entre le rêve et la réalité, je suis sous le charme de cette ballade musicale. Je suis bien. Je suis en état de plénitude. C'est l'été!

Est-ce que j'ai vécu un rêve ou un songe? La seule certitude qu'il me reste, c'est que les fleurs ont chanté dans le jardin derrière ma maison.

Durant l'hiver, oui de cela, je me souviens...



---

## À L'INSTANT

ALAIN GARNEAU, QUÉBEC

Mais pour qui lirai-je mes vers si je ne vous revois pas?  
Vous qui êtes si savoureuse à visualiser, mais si  
[douloureuse lorsqu'éloignée  
Vous qui aviez si admirablement accueilli ma pluie de  
[poésie la plus digne  
Comme il faisait bon sous votre ombrelle, aux côtés de  
[votre sourire qui m'a déserté  
Votre brillance qui fera d'une année en votre absence un  
[insupportable siècle de latence  
Ne croyez pas ce qu'on ne vous dit pas, écoutez plutôt la  
[cadence de mes pleurs  
Pour sentir ce qu'émervaille votre magnificence  
Goûtez les perles naissantes sur mes lèvres  
Lorsque vous approchiez votre silhouette avec timidité  
[pour découvrir ce que vous m'aviez inspiré  
Désormais vous meublez tous mes décors et je m'aperçois  
[dans vos bras  
Pourquoi implorerai-je maintenant vos paupières de se  
[figer au ciel?  
Si peu importe l'angle qu'elles empruntent votre corps ne  
[se présente à leur carrefour  
  
J'avais fantasmé des paysages de satin  
J'ai brisé mes yeux et fendu mes paumes à me répandre  
[dans les dunes  
Je croyais à ces lointaines lumières; elles ont feint de ne  
[pas m'entrevoir

Ces ruelles, je les souhaitais sentiers romanesques ; elles  
[furent autoroutes de sans-issu  
Quartiers de mon cerveau souillés par les résidus d'un  
[passé mitigé

Je l'ai cherchée à l'aurore, mais sous la terre de mes peurs  
[je n'ai rien vu  
Qu'un reflet de pénombre qui me fuit par perte d'éclat  
Là où elle était je n'ai su me rendre

Dans ces mots qui s'ennuient d'elle je sais qu'elle n'existe pas

Dans mon hiver mes feuilles ne tombent plus  
L'automne n'a plus de larmes, l'ivresse, plus de printemps  
J'avais cueilli des muguet, mais déjà je ne l'espérais plus,  
[même si je m'offrais  
Elle n'a jamais demandé mes bras  
Comment, croyez-vous, que mon sourire s'est effondré ?

Mon bassin qui a perdu le rythme de l'espérance, mes  
[jambes qui ne savent plus explorer  
Et ma bouche qui a fermé sa porte s'étalent sous la froide  
[lune  
Frissonnent un dernier souffle, marmonnent une ultime  
[syllabe déconstruite  
Et crachent du mauvais sang sur les racines de la désunion

Je me couche où je ne suis plus en sachant que les  
[ordures ne se ramasseront plus  
Et si je pelle une poignée de fausses notes pour  
[enterrer la musique d'une caresse qui n'arrive pas  
C'est que la lourdeur d'un enthousiasme perdu me lacère  
[la langue

Je savais qu'elle ne viendrait pas  
Que ma vie deviendrait prophétie en ruines – superposition  
[d'un amour oppressé  
Mes jouissances une parade éphémère – ombre sur les  
[tableaux qu'on ne peint plus  
Et pourtant, je viens encore dialoguer, pour faire semblant

Comment peut-on envisager dans les astres ce qui ne  
[gravite plus dans l'univers  
Lorsque les déluges d'octobre nous inondent?  
J'aurais voulu aussi partir, savourer le monde et arrêter de  
[prétendre le connaître  
J'ai essayé de trouver pourquoi - je suis allé au fond de moi -  
Mais je n'ai rien saisi

Trop de murs nous séparaient  
Elle a chuchoté un nom  
Mais juste ce passé sans fenêtre m'a écouté et répondu  
[qu'il n'atteignait plus son âme

Pardonnez-moi de m'être retiré avant qu'exploient la  
[passion et les rires  
De ne plus y être pendant la déception et les sanglots  
Les rideaux clos - les tiroirs fermés  
J'ai déposé cette plume pour qu'elle apprenne le verbe  
[d'une autre  
Ce qui aurait pu naître le fera dans d'autres bras  
Je voulais l'allumer, j'étais éteint

À regarder les autres visages, je perçois celui que j'ai élagué  
J'ai vu l'espoir où il n'y en avait pas - la mort où il n'y  
[avait que vie.  
Elle souriait je pleurais - elle m'aimait je ne la croyais pas

Si magnifique que j'hésitais à lui en parler  
Je l'avais recherchée dans ces villages et ces contrées

Nous savions que nous n'étions qu'une parcelle  
[d'univers, s'enfermer comme les autres richesses

Elle avait quelque chose, moi l'autre, mais le temps  
[passait trop vite pour qu'on s'en aperçoive  
J'ai balbutié, elle a gardé silence  
J'ai écrit; elle a lu.

À l'instant, je contemplerai vos yeux qui savent me faire  
[tomber

Chavirerai comme j'en tremble depuis toujours  
Et fondrai en larmes sur les perles de votre peau  
Je prendrai votre main qui sait me relever  
Vous transporterai avec mes bras ravivés  
Vous présenterai le nouvel itinéraire avec ma voix  
[réespérée

Et envelopperai votre cœur d'une fleur en forme d'étoile  
Vous me direz ne t'inquiète pas, la traversée sera sans  
[détresse

À chaque tourment mon souffle vous rassurera  
Aux orages mes cheveux vous emmitoufleront

Quand j'inclinerai la tête sur votre épaule  
Et poserai ma paume sur la chaleur de votre poulx  
Mon nez découvrira votre cou, une de mes joues croisera  
[la vôtre  
Et nul mot ne sera plus à la hauteur de notre langage.

---

## DOUBLE PERSONNALITÉ

MARIE-HÉLÈNE GÉLINAS, MONTRÉAL

Le jour  
Se levait tôt  
Avalait un café  
Puis  
Petit déjeuner

La nuit  
Buvait des *drinks*  
Grignotait  
Ici et là  
Et se couchait  
Tôt le matin  
Ou tard la nuit

Le jour  
Se maquillait peu  
Restait naturelle  
Mais  
Cheveux attachés

La nuit  
Lèvres accentuées  
Yeux soulignés  
Paupières ombrées  
Cheveux frisés

Le jour  
Habillée de gris

De brun  
De noir  
D'ordinaire

La nuit  
Revêtue  
De strass  
De paillettes  
De satin  
De *glamour*

Le jour  
Prenait le métro  
Puis le bus

La nuit  
Voitures de luxe  
Ou taxis

Le jour  
Passait inaperçue

La nuit  
Attirait l'attention

Le jour  
Restait assise  
Coincée  
Dans un bureau

La nuit  
Dansait  
Tourbillonnait  
Virevoltait

Le jour  
Voyait à peu près  
Personne

La nuit  
Bien entourée  
D'hommes surtout  
Qui la convoitaient  
La désiraient  
La voulaient

Le jour  
Parlait peu  
Paroles professionnelles  
Sourires conventionnels  
Gestes posés

La nuit  
Faisait de l'esprit  
Riait aux éclats  
Se laissait aller

Le jour  
Ne voyait ni le ciel  
Ni le soleil

La nuit  
Voyait les étoiles, la lune  
Et les lumières scintillantes  
De la ville

Le jour  
Comptait les heures

Les minutes  
Les secondes  
Temps  
Interminable

La nuit  
Temps  
N'existait plus

Le jour  
Rêvait d'être ailleurs

La nuit  
Rêvait d'être toute là

Le jour  
Travaillait pour vivre

La nuit  
Vivait pour vivre

Mais au fond  
Qui était-elle?  
Celle de jour  
Ou celle de nuit?

Les deux  
Sans doute...



---

## FRAGMENT DE LIBERTÉ

CHANTAL JACQUES, LAVAL

Chaque matin, je me réveillais bien avant que l'alarme ne martèle de sonorités stridentes. Par habitude? Peut-être. Par anxiété? Sûrement. Je reconnaissais le goût amer qu'elle déposait en moi. Mes poumons se comprimaient sous la force qu'elle appliquait. Ma gorge se resserrait.

*Les vérifications d'usage terminées, l'autorisation de décoller obtenue et un dernier coup d'œil sur ma gauche pour m'assurer que la voie est libre, je m'engage sur la piste. Le grondement sourd du moteur m'enveloppe, je vibre de sa puissance. Le moment attendu, je tire sur les commandes, soulevant à la fois le Cessna et ma joie.*

Je marchais d'un pas modéré sur l'asphalte déjà très chaud pour cette heure matinale. Ma bouche s'humectait de salive provoquant des haut-le-cœur. À la vue de l'agent de sécurité à la barrière, sur ma peau déjà moite perlait subitement la sueur. Une deuxième nausée, plus forte, me contractait l'abdomen. J'entrevois l'accès au bâtiment, plus loin, derrière la grille. Une envie m'obsédait, fuir, faire demi-tour. Les jambes molles, je continuais d'avancer. Le gardien me saluait au moment où je glissais ma carte d'identité sur le lecteur. Accablée, je traversais l'enceinte et me rapprochais de l'entrée.

*À trois mille pieds d'altitude, dans ce ciel, si vaste, si bleu, si lumineux... règne un ordre, un équilibre bienfaisant. J'aperçois clairement la symétrie des lots de terre, les courbes que dessinent les routes et les chemins qui sillonnent et s'entrecroisent, les mai-*

*sons dispersées dans les champs, et l'horizon... mon immuable compagnon.*

Le regard fuyait, je longeais un corridor et me faufilais à travers la meute de travailleurs. Un long soupir accompagnait quotidiennement mon entrée dans l'usine. Même le café ne me procurait aucun réconfort. Ici, tout m'agressait: le gris terne du plancher et des murs, le bruit infernal des outils hydrauliques, sans compter l'éclairage violent des néons. Étais-je la seule personne à ressentir cette impression? Je me dirigeais vers mon poste de travail tout en buvant quelques gorgées d'une boisson infecte.

*Mon cœur s'emballe devant l'immensité m'entourant. C'est ici, entre ciel et terre, que mon énergie se régénère. L'air invisible, mais nullement vide me soutient, me transporte. À travers lui, je navigue. À travers lui, je me sens vivre.*

La grande quantité de câblage électrique éparpillé sur la table devant moi faisait se nouer douloureusement mes entrailles, bourdonner mes tempes et trembler mes mains. Mais telle une araignée, je me pressais à l'ouvrage. Assemblant chaque fil selon un plan, bâtissant un harnais aux apparences d'une toile.

*Effleurant les commandes du bout de l'index, je contemple l'horizon à perte de vue. Seule, je manœuvre entre les filaments blancs parsemant l'azur. Un sentiment de liberté me submerge. Je suis en parfaite symbiose avec l'aéronef. Plus rien d'autre n'existe, pas même le temps.*

La motivation d'accomplir ce travail ne m'habitait plus depuis fort longtemps. La frustration et la colère empiétaient sur ma joie de vivre. Une humeur exécrationnelle s'ancrait en moi. Je n'en pouvais plus des blâmes déguisés et de la méchanceté explicite de mes collègues. Rien ni personne ici ne me ressemblait. Pas même leur souffrance dont ils me persécutaient depuis un an déjà. Jour après jour, je courbais l'échine silencieusement. Leur dénigrement me tuait à petit feu. Mon corps hurlait une détresse que j'étais seule à entendre.

*Le survol des monts et vallées, ponts et cités, m'insufflent une fierté dépouillée d'orgueil. Un sentiment récent se hisse en moi ; la confiance. Mon univers bascule ; jubilation et plénitude intègrent pleinement ma vie.*

Je pâtissais dans cet environnement malsain, toutefois le poids de mes engagements financiers m'incitait à supporter ces maux. Afin d'apaiser mon affliction, j'avais établi une nouvelle routine, celle de m'isoler durant les pauses pour étudier mes manuels d'aéronautique.

*Ma concentration est à son apogée en effectuant des exercices de vrille et de panne de moteur. Je m'amuse sur les axes de tangage et de roulis. Chaque geste est réfléchi et exécuté avec précision. Je n'abuse point de ces pratiques d'urgence, reprenant une assiette de vol normale, je redescends à trois mille pieds.*

Brusquement, un flot de larmes se déversait sur mes joues. Mes épaules tressautaient se libérant de tout le poids ac-

cumulé jusque-là. Il me fallait réagir avant d'y perdre ma santé. Survivre dans de vieilles habitudes n'était plus une solution. Le changement devenait inévitable.

*« Tour de contrôle, ici Cessna cent soixante-douze Foxtrot-Sierra-Bravo-Zoulou, à mille deux cents pieds, demande l'autorisation d'un tour de ville. »*

*Les yeux des touristes s'emplissent de ravissement en survolant la grande métropole. C'est la raison pour laquelle j'ai baptisé cet envol « La balade des gens heureux ». Existe-t-il un meilleur environnement de travail ? Ce paradis me comble, je suis aux anges !*

Sereine, je franchissais la sortie sans me retourner. C'était mon dernier jour dans cette industrie. Je quittais de plein gré ce milieu aéronautique pour en conquérir un autre.

*Or, c'est moi qui suis conquise. La voûte céleste me révèle la voie ; l'unique, celle qui m'élève. Celle par laquelle je m'épanouis. Là-haut, je m'approprie mon existence.*

---

## LE MOUVEMENT

ANTOINE LECLERC, MONTRÉAL

Le vieux hangar qui servait de salle de conférence était plein à craquer. Les militants étaient venus des quatre coins de Roberval pour entendre le discours historique de Richard Lefort. On racontait même que certains habitants des dômes environnants étaient parvenus à s’immiscer au sein de la foule. Sur scène, un drap couvrait un objet de la taille et la forme d’une statue. Une rumeur fiévreuse parcourait la salle d’un bout à l’autre.

Il était facile de sentir la fébrilité planer au-dessus de la foule agitée. Ce jour avait été attendu pendant longtemps. Nul ne parvenait à contenir son excitation. Les émotions étaient à fleur de peau et les sourires nerveux. Allait-il finir par arriver? Qu’attendait-il?

Réduisant le tumulte au silence complet, Richard Lefort fit son entrée, complètement vêtu de noir. Son air pensif et solennel fit frémir les plus sensibles. Il ne regarda pas le public immédiatement, paralysé qu’il était par le trac. Lui aussi avait patiemment attendu ce moment pendant des années. Il s’arrêta un moment pour observer les photographies d’animaux placardées sur les murs. Arrivé sur scène, il se racla la gorge, puis commença :

*« Mes amis, le jour est venu. Après des décennies de frustration, nous y sommes. L’humanité va finalement récolter un peu de ce qu’elle a semé. »*

La foule vibra d'inspiration. Lefort était reconnu pour ses métaphores colorées, qui avaient presque toujours un lien avec la Nature. Ses dons d'orateur avaient été maintes fois salués par plusieurs grosses pointures du mouvement. Certains allaient même jusqu'à avancer que la résistance ne se serait jamais organisée sans les discours enflammés de ce natif de Marliot.

*« Il est temps de rétablir un peu l'équilibre. Regardez autour de vous. Il fut un temps où tous ces animaux évoluaient dans des écosystèmes qui se suffisaient à eux-mêmes. Il fut un temps où les plantes que nous cultivons aujourd'hui pour nos seuls besoins poussaient librement un peu partout sur cette planète. En bref, il fut un temps où il n'était pas hérétique d'affirmer que cette planète n'appartient pas à l'humain. En ces temps sombres, je suis fier d'être parmi les hérétiques. »*

L'audience explosa dans un tonnerre d'applaudissements. Lefort était visiblement touché. Il avait l'impression que toutes les émotions s'étant accumulées durant toutes ces années de lutte tempêtaient en lui. Une larme tenait bon au coin de son œil.

*« Les premiers crimes commis par notre espèce datent d'il y a des lunes, mes amis. Les gestes irréflechis et égoïstes posés par nos ancêtres, puis par leurs descendants nous accablent aujourd'hui. Il ne tient qu'à nous d'interrompre le cours des choses. Combien de décisions absurdes devons-nous encore tolérer? »*

Lefort sentit sa verve s'éveiller. Le rêveur venait soudain de se faire revendicateur.

*« D'abord, ce fut les villes flottantes. Les gouvernements les ont construites sans consulter quiconque, anéantissant par le fait*

même des milliers d'espèces animales et végétales. Dans quel genre d'esprit tordu la solution à un problème causé par un comportement égocentrique est-elle de redoubler d'égocentrisme? La détérioration de la Nature a gagné de la vitesse à partir de ce moment. Lorsque les premiers dômes furent construits, il y avait plus de trois mille usines flottantes dans l'Atlantique seulement. Typique, n'est-ce pas? Au lieu de voir la destruction du climat terrestre comme un signe qu'il était temps pour la planète de se soulager de la présence humaine, nos dirigeants ont pris peur. Je ne crains pas de l'affirmer: j'aurais préféré ne jamais voir le jour plutôt que de naître sous un de ces immondes dômes!»

Les applaudissements reprirent de plus belle. Tous les gens présents connaissaient le ressentiment particulier de Lefort à l'égard des dômes. Celui sous lequel il était né recouvrait la ville flottante de Marliot et il abritait aussi Alfred Love, le président de la République d'Amérique du Nord. La mentalité, les convictions et surtout la feuille de route controversée de ce dernier avaient provoqué les foudres de plusieurs indignés. C'est cette indignation qui avait entraîné la création du mouvement vingt ans auparavant. Le coup de Love qui fut sans doute le plus difficile à encaisser est le génocide canin dans les dômes de Gaspé, Moncton et Tarchak suite à la découverte d'un cas de rage.

*« Ces grosses bulles à l'intérieur desquelles la vie a perdu toute spontanéité n'ont pas raison d'être. La vie ne suit plus réellement son cours lorsqu'elle est régie par la pire des espèces, à l'intérieur d'un environnement qu'elle a créé de toutes pièces. Le fait que la vie n'existe carrément plus en dehors de ces déprimantes parois de verre est inadmissible. C'est pourquoi nous agirons aujourd'hui. »*

Tout de suite après avoir tenu ces paroles, Lefort tira le drap qui couvrait le mystérieux objet. Des clameurs exci-

tées jaillirent d'un peu partout. Une espèce de scaphandre métallique reluisait sous les lampes orangées.

*« Ceci, mes amis, est une combinaison hors dôme. Plusieurs d'entre vous ne l'ont vue que sur Internet, portée par des fonctionnaires ou des riches l'ayant achetée sur le marché noir. Cette pièce d'équipement extrêmement chère, en plus de nous rappeler notre triste réalité, constitue un symbole de la division entre ceux qui nous ont mis dans ce pétrin et ceux qui sont forcés de le subir. Celle-là a évidemment été volée. Conformément à ce que vous avez décidé, c'est moi qui la porterai pour notre mission de ce soir. Dans exactement dix heures, j'éventrerai le dôme de Marliot. Je me servirai de... »*

Les explications de Lefort furent interrompues par un jeune adepte du mouvement qui surgit dans le hangar en courant.

*« Une plante ! Une plante a été trouvée près du dôme de Winnipeg ! Une vraie plante, dehors ! »*

Sous les cris de surprise, il continua sa course jusqu'à l'ordinateur, qu'il brancha sur le projecteur. La vidéo commença aussitôt. Dans un silence profond, la foule observa ce petit bourgeon vert vif qui dansait dans le vent. Désarmé par l'inutilité du moindre mot face à un tel spectacle, Richard Lefort libéra cette larme qui l'avait titillé plus tôt.



---

## LA RÉSILIENCE DE LA SONDE

MARC-ANTOINE THÉRIAULT, JONQUIÈRE

C'est un temps de lieux communs, à savoir que l'homme n'est plus le fondateur, mais le résultat du concept. Il y a les tenants de la thèse, les opposants et les sceptiques, agnostiques et désabusés. La réalité en soi est discutable et on peut aussi considérer chaque pensée comme une réalité propre, cette même pensée qui fait douter Descartes par son caractère subjectif. On en revient donc au même point, soit il existe autant de mondes que d'êtres pensants, soit il n'existe qu'un monde et tous y pensent selon les mêmes règles. Il y a les tenants de la thèse, les opposants et les sceptiques, agnostiques et désabusés.

Nous sommes affalés devant le projecteur, les ondes pénétrant la cornée, l'humeur aqueuse, le cristallin, la rétine puis le nerf optique. L'image perçue dans le lobe occipital, voilà qu'on ne comprend pas comment l'avant devient l'arrière, la gauche, la droite, l'idée, l'objet. Si jamais nous nous emportions sur des chemins biscornus, des chemins de verre aussi tangible qu'un miroir sans squelette, sans forme, nous avons prédestiné notre sort. Moi j'avais décidé que l'image serait la ramification du peintre et le son, la ramification du musicien et elle, elle avait dit que ça devait être le cas.

On prend différentes postures, on se tortille sur la couette, Sophie me stimule ridiculement. Nous nous entendons pour laisser aller les choses. La nature parle d'elle-même, si

la vie était un souffle, Sophie serait un ballon, je pourrais y voir un *fugu*, les jeunes s'y piquent, mais pour moi le *thrill* est bon.

Nous sommes dépassés, Sophie veut boire, moi aussi, j'ai soif. Nous nous mettons d'accord, nos corps sont trop grands, la peau s'affale, se relâche, trop grande pour nous. Le désagrément est commun, les détracteurs pourront toujours maugréer leurs jugements de valeur. Nous, nous continuerons la recherche. Ainsi donc, la relation, l'échange est possible, mais qu'en est-il de l'originalité? Nous sommes bien portants et pourtant je ne vois en nous que des couleurs. Montrez-moi celui qui couvre la tache, si la peinture éclate, les toiles auront fière allure.

Nos deux corps se traînent, Sophie gueule.

Nous sommes vraiment beaux tous les deux. Parfois des gens nous épient, mais hé! Je ne suis pas con, je vois bien qu'ils sont jaloux. Nous sommes un couple excellent, toujours bien habillés, à l'heure juste, une odeur de sapin. La voilà la cohorte des envieux qui traîne ses poupées gonflables, son latex, ses talons aiguilles, ses spas, ses thés équitables, sa bienséance, ses moralistes, son maquillage, son *fast-food*, sa culture, son pédantisme, ses hontes, son *slow-food*, ses congrès, son vide.

Si le cœur s'ouvre, sous le poids d'une clé, sous le regard d'Odin, avec la complaisance des plus fins publicistes, c'est que l'immortel se fond déjà en nos chairs comme nos chairs fondent devant l'absolu. C'est une fierté pour ceux qui apprécient la candeur d'une petite fille devant un énorme suçon et qui connaissent le secret de la *Caramilk*.

Sophie gueule encore, elle pleure. Nous sommes mitigés.

Elle pense :

- Pourquoi j'ai mal?

Je pense :

- Reste-t-il des chips?

Nous pensons.

Nous partons.

La télévision marchait toujours.

- Nous avons été forts, c'est notre solidarité qui nous a tenus. Nous avons marché sur l'assimilation. Nos yeux sont maintenant rivés sur un petit groupe de guerriers qui nous rendent fiers. Comme disaient les Loco Locass : « Ils sont le reflet d'un idéal. » Je parle évidemment des Canadiens de Montréal (applaudissements). Je suis consciente des réalités actuelles et tous les Québécois devront mettre la main à la pâte, les grands projets c'est ensemble, c'est NOUS qui les ferons, bravo! Le projet que nous proposerons sera un projet pour tous, un projet identitaire, un projet collectif, un projet pour nous les Québécois. Notre histoire c'est le refus de la subordination, c'est 400 ans d'affirmation de NOTRE culture, de NOUS! Nous sommes dans un contexte de repeuplement, une nouvelle démographie commence et nos enfants seront les Québécois de demain. Qu'est-ce que notre parti offrira à ces enfants de demain? Notre nation, notre voix, notre liberté, notre langue...

Le médecin perplexe rédige le diagnostic d'œdème.

- C'est quoi l'idée de souffler d'dans *tabarnack*.

---

## POUR DELPHINE

JESSIE TREMBLAY, MISTASSINI

Hier je suis allé marcher. Non. Plutôt demain je suis allé marcher. Hummm! non. Que dis-je. Demain, j'irai marcher. Dans ce parc. Le parc de la forêt. Non. Le parc de la rivière. Il est si grand. Il est si beau. Difficile d'y résister dois-je vous avouer. Il est près de mon appartement. Juste à gauche de la station-service. Hummm! à droite de la station-service. Ah! Je ne suis pas certain. Gauche ou droite, ça change quoi? Je ne vous ai même pas dit de quelle station-service je parle. En tout cas, demain j'irai marcher et j'apporterai Delphine avec moi. Elle me protège. Elle me protège de tout. C'est une chienne géniale! Elle a le poil long. Tellement long que je lui tresse. Si elle vous croise, elle vous fera peur. C'est normal. Elle me protège. Demain, j'irai marcher au parc de la rivière avec Delphine parce que ça faisait deux ans qu'elle me protège. Non! Ça fera deux ans qu'elle me protège. J'ai bien hâte à demain. Demain sera spécial. Demain sera génial. Demain sera avec Delphine.

Oufff! Il y a beaucoup de choses à préparer. Mais préparer ces choses pour Delphine et moi, ça me dérange pas. Ce qui est difficile, c'est trouver où je vais mettais ces choses. Non. Il y a quelque chose qui ne va pas? Je vois, j'ai trouvé! Ce qui est difficile c'est trouver où je vais mettre les choses. Mon appartement près de la station-service est petit. Si Delphine et moi ne nous aimions pas, ce serait terrible. On n'est pas heureux. Hummm! non. On ne serait pas

heureux. Mais moi je suis heureux. Je vis très bien avec Delphine. Elle est la compagne idéale. Bon enfin. J'ai trouvé! Je vais mettre les objets sur le comptoir. C'est certain que je les voyais demain. Ahhh! Que je les verrai demain. Et puis, je suis certain de ne pas me cogner les pieds sur ces choses. Demain sera une belle journée pour Delphine et moi. Une très belle journée!

Mettre son cadran à huit heures. Il est huit heures? Eh bien oui! Pourquoi ai-je mis mon cadran si tôt? J'ai faim. J'irai manger une rôtie. Hummm! non. Je vais aller manger une rôtie. Je vais mettre des bananes dessus. Elle sera vraiment bonne. J'ai faim. Ça y est, je me lève. Pourquoi il y a toutes ces choses sur le comptoir? Je n'ai pas de place pour faire cuire mes rôties! Je vais ranger ces choses et je vais faire cuire mes rôties après. De toute manière, ces choses puent. Allez hop! Tout est à sa place! Enfin, je m'occupe de mes rôties aux bananes. J'ai faim. Elles sont très bonnes. Delphine me regarde. Elle aussi veut manger. Je lui donne sa nourriture préférée. Je l'ai achetée demain. Hummm! non. Hier.

Aujourd'hui, au programme? Aller faire les courses. Il ne me reste plus de banane. Je vais toujours faire mes courses au même endroit. L'épicerie est à droite de la station-service près de mon appartement. Au fait, je n'en suis plus certain. À droite ou à gauche. Elle est de l'autre côté du parc de la rivière. Je vous dirai tantôt. Ah! mais ce parc. Il est tellement beau. Je vais aller y faire un tour demain. Demain, j'apporterai aussi ma chienne Delphine. Elle va venir avec moi. Elle me protégeait. Non. Me protégera.

Bon allez! Me voilà en route pour l'épicerie près de la station-service. Quelle belle journée! J'aurais dû aller marcher avec Delphine aujourd'hui. Demain, il annoncera de

la pluie. Hummm! non. Il annonce de la pluie. Je n'aime pas la dame de la météo. Je l'aime quand elle annonce du soleil. Pas de la pluie. Pareil pour Delphine. Ah! J'avais raison! L'épicerie est à droite de la station-service qui est près de mon appartement. Il y a beaucoup de personnes aujourd'hui à l'épicerie. Ouf! Il y a encore des bananes. Je suis soulagé. La file est longue. Pendant que j'attends, je ne peux pas être avec Delphine. Il ne faut pas que j'oublie de préparer mes choses pour le parc en revenant. Demain est un jour. Plutôt, demain sera un grand jour. Ça fera deux ans que Delphine et moi nous connaissons. Deux ans qu'elle me protège. C'est pour ça que je veux aller marcher au parc de la rivière demain. Même s'il fait plus beau aujourd'hui. Ça vaut la peine de se faire mouiller par la pluie. C'est pour Delphine.

Je suis content. Je suis de retour chez moi. Delphine aussi est contente. Elle me saute dessus. Elle bougera sa queue. Non. Elle bouge sa queue. Elle veut jouer. Je n'ai pas le temps. Je dois préparer les choses pour demain. Demain sera le jour d'une belle promenade. Après mes choses, je jouerai avec Delphine. Bon, de quoi aurons-nous besoin? Une laisse pour Delphine. Je ne veux pas la perdre. Des sandwiches pour la route. Deux bouteilles d'eau. Une pour Delphine. Une pour moi. J'apporte. Non. J'apporterai mon habit de pluie. La dame de la météo l'a conseillé. Pour Delphine? Je ne sais pas. Elle n'a pas d'habit de pluie. Je l'aurai séchée en revenant. Hummm! non. Je la sécherai en revenant. Je serai beau. Demain avec mon habit de pluie. Il est doux. Il est mauve. Non. Il est bleu. Hummm! je ne suis pas certain. Il est peut-être mauve-bleu? De toute façon, vous ne me verrez pas. Demain, je suis seul avec Delphine. Non. Je serai seul avec Delphine. Sept heures quinze du soir. J'ai le temps de m'amuser avec Delphine. Trente minutes. J'irai me coucher.

Neuf heures. Mon cadran. La dame de la météo avait raison. Je n'ai pas le goût de me lever. Les rôties aux bananes ne me donnent pas d'énergie ce matin. Je resterai dans mon lit aujourd'hui. C'est décidé! Ah! non! Quelqu'un cogne. Je dois me lever. Peut-être est-ce important? Peut-être est-ce pour Delphine? Non. C'est mon frère. Il porte un habit de pluie vert. J'en suis certain. Il veut que j'aille marcher. Mais où? Dans le parc. «Le parc de la rivière», me dit-il. «Tu verras, ce parc est vraiment très beau! Accompagne-moi, aujourd'hui, mon frère.» Je ne veux pas laisser Delphine, moi. Je ne peux pas en fait. C'est trop me demander. Je viens avec Delphine. C'est ma condition.

Bizarre. Mon habit de pluie. Mon habit est là. Comme s'il savait que mon frère allait venir me chercher. Bizarre. Les sandwiches sont prêts. Bizarre. Je ne trouve pas la laisse à Delphine. Ah! Elle est à côté des sandwiches. Bizarre... Bon. Allez hop! Delphine et moi allons marcher. Ce sera une belle journée. Ce sera génial. Dans ce parc. Dans le parc de la rivière. Delphine, moi et mon frère.

Conception et réalisation  
Christiane Perron et Michelle Côté | Morency  
avril 2012